Au fil de la Sarine

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **64 (1935)**

Heft 1

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1040798

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Notons d'abord, avec Vera Barclay, l'incomparable amie des petits, que, aux yeux des enfants, le jeu est la seule chose vraiment sérieuse de la vie et que le travail en est l'interruption fort malencontreuse. Un jeune enfant qui joue et qui répond ne pas avoir le temps de faire une commission n'est pas nécessairement un enfant qui manque de complaisance. Il est, toutes proportions gardées, dans la même situation psychologique qu'un directeur d'école, par exemple, que l'on vient chercher pour un carreau cassé, alors qu'il est absorbé dans ses comptes! Quand il joue, un enfant vit sa vie, quand il va à l'école il a parfois l'impression d'apprendre des choses à l'usage des grandes personnes, qui, pour lui, si souvent, sont des êtres dont il n'y a rien à tirer. Mais l'enfant ne sait pas toujours organiser ses jeux : il aime qu'on vienne l'*aider*, et si l'on joue avec lui, la fête sera complète à condition que l'on s'y laisse prendre. Et c'est si facile! Et pour le maître, le jeu aura un autre avantage que celui de créer une atmosphère de bonne humeur : là, les enfants se montrent tels qu'ils sont, connaissance qui, certes, ne lui est pas inutile!

Mais il ne s'agit pas de se contenter d'amuser les enfants, il faut leur laisser un certain effort à accomplir, il ne faut pas leur supprimer toute peine! Il ne s'agit pas du tout de les habituer « à ne pas s'en faire », attitude lâche et odieuse, il n'est pas question de leur apprendre à se dégager des responsabilités, à fermer les yeux devant les réalités de l'existence. Il s'agit de faire vraiment de l'école un apprentissage de la vie, et, sous quel angle que nous la regardions, la vie est effort, la vie est travail, la vie présente des difficultés à vaincre, des obstacles à surmonter et c'est l'effort, le travail, les difficultés que les enfants doivent apprendre à affronter avec un entrain et un courage joyeux!

(*A suivre.*) LAURE DUPRAZ.

AU FIL DE LA SARINE

— Maurice, une grande enveloppe. Ça vient d'Hauterive!

Et Madame entra dans la salle de classe où Maurice, diligemment, corrigeait une impressionnante pile de cahiers. Dehors, il faisait froid et le vent de décembre sifflait dans les vieux bras décharnés des platanes, dans les fenêtres de l'école.

Maurice! Connaissez-vous Maurice ? C'est l'ami de notre claire jeunesse. A Hauterive, il était bon, il était gai, il était poète. Son âme était ardente et généreuse. Il entrait sous la vie avec une confiance intrépide.

Puis il est devenu le jeune régent du village, là-bas, dans la lande un peu grise du pays fribourgeois. Dès les premiers temps, les eaux amères de la tribulation montèrent à son cœur. C'était la classe qui n'allait pas et le bien qu'il voulait faire, mais qu'on ne voulait pas qu'il fasse ; et les ailes qu'il voulait déployer et qu'on s'est empressé de tenailler. Maurice mit un frein à son zèle.

Cependant, un matin de la belle saison, où les jardins ont des roses, il s'est marié. Un fleuve de douceur avait envahi son cœur et une présence comblante avait peuplé sa solitude. Mais sa vie continua, uniformément calme, presque monotone. Il allait de la classe au lutrin, du lutrin dans son foyer et de son foyer dans sa classe. Maurice ne s'occupait plus de personne et personne ne l'ennuyait plus. Humainement, il ne demandait pas davantage. Maurice était installé.

— D'Hauterive ? fit Maurice.

Et que vient faire Hauterive dans sa vie ? Depuis qu'il en était sorti, il n'y avait plus guère pensé, sinon à certaines heures, avant son mariage, où, décidément, il souffrait trop. Alors, il pensait comme à un beau rêve, à l'enthousiasme d'autrefois, à l'ardeur irrésistible de ses premiers élans, soutenus et nourris par des maîtres admirables et très aimés. Mais il disait : « C'est un beau rêve... passé. Et même, cette grande enveloppe verte lui fit songer à d'autres enveloppes, vertes aussi, qu'il recevait autrefois d'Hauterive, à la fin de chaque trimestre.

Le vent de décembre sifflait contre les vitres. Maurice, laisse tomber ta plume d'encre rouge, et vite, vite, ouvre ton cœur au flot charmeur du Souvenir.

Et voilà devant lui cette élégante plaquette, comme une messagère du sourire, et qui sourit, en effet, dans sa robe crème et son air de fête.

Au fil de la Sarine ! Tout de suite, en première page : « Aux élèves d'hier et d'aujourd'hui. Aux amis. » Et pas de nom d'auteur. C'est donc la vieille et bonne maison de là-bas qui se souvient ! C'est bien touchant. (Maurice est touché.) Dans son cœur de maman bien fidèle, elle pense aux oiselets qui voltigent par le monde. Elle les avait vus partir, un à un, vers la vie et les soucis, et chaque fois, elle avait senti son cœur se diviser. Elle veut maintenant que chacun fête avec elle le soixante-quinzième anniversaire de son âge et la jeunesse renouvelée de son cœur. Ce geste est beau. (Maurice trouve que c'est beau.)

Alors, il se met à lire. Tout de suite, son regard s'illumine et il sourit. Madame, penchée sur son épaule, sourit avec lui. Il a reconnu le cher Poète, qui fut un maître très aimé :

Au fil de la Sarine et de son eau qui fuit
Grise et verte et murmurante au pied des rochers gris...

C'était bien lui, le poète et pèlerin de Notre-Dame de Bourguillon, le maître qui nous fit admirer et aimer Polyeucte... Comme le montre la très belle aquarelle, insérée au milieu du livre, c'était bien Hauterive et la Sarine « roulant sa blanche écume sur sa berge de pierres » avec, au fond, l'Ecole normale, et là-haut, « les lourds sapins, aux vieux troncs mordus de mousse et de tempête ».

Maurice n'est déjà plus dans sa classe. Il est à Hauterive. Comme l'Ecole remonte le temps et se souvient de l'Abbaye, Maurice remonte le cours de sa jeunesse. Avec le poète, il remonte les âges et le voici dans l'Abbaye des années dix-huit cent soixante-dix. « C'est l'heure douce et vespérale ! » Le Frère hôtelier, en bure brune... Le Père Abbé..., dans les allées du jardin. Tout est silence et douceur. Ce silence est lourd. Cette douceur est amère. Pendant que les Pères chantent Matines, « on prépare, dans le pays, la politique et les élections. Les moines ? A quoi bon ! Ils font tache parmi nous. Ils prient trop et vendent mal leur farine ! Le couvent ? Les murs serviront de grenier cantonal ! »

Les moines ont chanté leur office, ils ont fini leurs oraisons
Et la paix du Seigneur endormit la maison.

Mais cette nuit fut affreuse. Tous les moines font des rêves troublants.

Maurice est au milieu des moines. Voici le Père Abbé, dans l'escalier d'honneur. Il a rêvé « d'être étranger dans son monastère ». Un chœur, mystérieux, l'en avertit :

Vous n'êtes pas sur terre, dit le Seigneur
Pour vous bâtir une demeure
De cailloux gris et de ciment.

Un chœur ? A la fin du gracieux livre, Maurice trouve, sur ce texte et sur d'autres, de charmantes mélodies de M. le chanoine Bovet. Cette fois-ci, Maurice est tout à fait à Hauterive. Car Hauterive, sans M. le chanoine Bovet, ce n'est plus Hauterive, n'est-ce pas ? Aussi, Maurice est charmé. Au long des lignes et des mélodies, la voix du passé remonte au fond de son cœur.

L'Abbé commence à comprendre. Il connaît bien ce peuple de Fribourg « plié toujours aux rudes tâches ». Ce n'est pas lui qui est mauvais. Le chœur des jeunes instituteurs l'affirme avec véhémence :

Donnons au peuple de Fribourg
A ces traceurs de longs sillons
A ces hommes de durs labours
Donnons notre cœur et notre amour.

Notre cœur et notre amour ?... répète Maurice. Maurice est gêné.

Les hommes combinent le mal. Mais Dieu a son idée. Il écrit droit par des lignes courbes, dit un proverbe portugais.

L'Abbé a compris. Au fond de son cœur, une double voix s'élève. L'une parle de destruction, de chapitre vidé, de colonnes brisées, de porte close. Il comprend que l'esprit de ténèbres aura son heure au monastère. Il pense au Christ en croix. Tant que ce Juste sera cloué à la suprême injustice, se dit-il, il n'y aura pas de justice sur la terre. Alors, une autre voix se forme, s'accentue en lui, une voix de lumière qui dissipe celle de ténèbres. Elle parle d'espérance, de reconstruction, de nouvelle et féconde plénitude. Pas de salut sans la Croix. Et par la Croix, la Résurrection. Mais pas celle du monastère. Lui, l'Abbé, il devra partir. Les moines seront chassés. Mais la maison restera et gardera son sens, son âme, sa vie. « Avec une autre règle et des devoirs différents. »

Alors, les futurs instituteurs expliquent le songe de l'Abbé : « Au vieux monastère... l'Ecole normale a vu le jour. » Puis, avec une joie intrépide :

Nos cœurs sont gais, nos cœurs sont vrais, nos cœurs sont forts,
Car la grâce de Dieu soutient tous nos efforts.
Et le vieux monastère où les portes étaient closes
Sent revivre son âme au rythme de nos cœurs.

L'Abbé est au clair. Il n'interroge plus le Seigneur. Une immense paix envahit son âme. La maison est dans les mains du Tout-Puissant, elle ne mourra point, mais elle vivra et racontera toujours les merveilles du Seigneur.

Les moines peuvent venir, l'un après l'autre, exposer le mystère de leur rêve, l'Abbé gardera son invincible certitude. Voici dom Bernard. Il s'est vu poussé hors de sa stalle. De la poussière, des cris, des chants ont couvert le silence de son recueillement. Il pose des questions. Il n'a pas la paix. Voici

Frère Joseph, l'hôtelier. Il a rêvé que « la cave était pillée, les bouteilles pulvérisées, les tonneaux éventrés ». Tout le Faverge coulait... Mais le Père Abbé sait que l'heure est venue qu'il coule. Voici dom Stephan, le doux mystique, ouvert au mystère. Il dispute avec dom Nivard, un vieux savant qui a tout pesé dans sa paume étroite.

Dom Stephan voit des laïques chanter dans les stalles. Ils sont jeunes. Un prêtre les dirige. Puis il les voit partout dans le pays de Fribourg, au lutrin de leur église. Leur unique louange s'unissait à celle des prêtres. Puis, ils vont de l'église à l'école. Là aussi, c'est une sainte union. Tous les deux, le prêtre et le régent, enseignent, avec le même respect, la divine parole. Tous les deux servent dans l'amour le Maître des maîtres, qui réunit leur cœur dans son Cœur. Alors, le cœur des jeunes n'y tient plus. Il entonne, avec une joie impatiente, une magnifique « profession de foi ». Maurice n'y tient plus. Il pousse de côté le livre et, la tête dans les mains, il lit dans son âme. C'est une sainte union ?... se dit-il. Puis, avec le chœur :

Nous apprendrons dans nos écoles
A nos enfants l'humble parole
Que Jésus-Christ dit autrefois
Penchant vers eux sa douce voix.

Maurice ne dit rien. Madame a remarqué son émotion. Il continue.

Voici dom Thomas, le penseur contemplatif. Il a vu en rêve les grands Fribourgeois de notre temps. Et Maurice les reconnaît bien. Cet entraîneur d'hommes et fondateur de l'Université... Son successeur, plié maintenant dans une stalle grise, abîmé dans l'oraison. L'Evêque de Fribourg, entouré des chefs de ce pays, au milieu des instituteurs de chez nous. Comme tout cela est beau et grand !

Maurice les a vécues, ces heures vivantes et bienfaisantes. Il a entendu M. Perrier aux séances de clôture. Il a entendu notre Evêque bien-aimé nous parler de notre vocation, qui est une humble mais sublime servitude. Il les a vécues, ces douces émotions des retraites, où sa prière monta si pure, si généreuse devant le trône de Dieu. Et alors, il était sincère. Il allait droit devant lui, avec joie, avec un regard ferme et clair. Il était heureux et impatient de donner, de se donner. Il voulait être l'humble et amoureux serviteur d'une Cause immense et emballante. Pourquoi est-il maintenant le bonhomme tranquille, qui fait son métier ?

Ça ne peut plus aller. Il faut remonter à la source, comme la Sarine au glacier vert, comme l'Ecole normale au monastère. Car, c'est grâce au monastère que, dans la « crique déserte où la Sarine coule et garde dans son eau le reflet vert du glacier », l'Ecole normale est et restera « un immense et vivant ostensoir ».

Maurice boit à la source. Il reprend avec respect ces mots qui redisent si bien le grand message des anciens maîtres, en exprimant le meilleur de son cœur de 20 ans :

La vie, dans les cœurs, nous la porterons
Mais Dieu gardera la graine au sillon.
L'amour, dans les cœurs, nous le sèmerons
Mais Dieu mûrira le grain du sillon.
L'ardeur, dans nos cœurs, nous la garderons
Mais Dieu cueillera le blé des moissons.

Maurice est touché jusqu'au fond. Le cœur gonflé du pur enthousiasme d'autrefois, de reconnaissance émue pour les chers maîtres, auteurs de ce petit chef-d'œuvre, messager de la joie, il relit ces derniers mots :

Saurons-nous (pour notre Eglise, pour notre pays) *donner notre force et la chaleur de notre sang ?*
Saurons-nous, demain peut-être, jeter dans la bataille l'espoir de nos vingt ans ?
Nous, les jeunes, sommes-nous prêts, sommes-nous vivants ?

A mi-voix (si bien que Madame l'entendit), Maurice répondit, soulevé de vie, d'amour, de joie, d'ardeur nouvelle : Me voici !

C. D.

« ALICE AU PAYS DES MERVEILLES »

Elle est décédée en cette mi-novembre 1934, dans un petit village anglais du comté de Kent, Westerham, sous le nom de Mrs. Reginald Hargreaves, à l'âge de 82 ans.

Quelques rares journaux ont mentionné sa mort en quatre lignes.

Et cependant, elle est plus célèbre que les stars de cinéma, que les grands boxeurs, que les écrivains à tirages par millions, que les généraux de la guerre mondiale, que les « leaders » de la Société des Nations. Tous les enfants du monde qui parlent anglais la connaissent, tous ceux qui parlent anglais et qui ont cessé d'être enfants aussi, les Blancs et les Noirs, les Jaunes et les Rouges, sur le Mackensie, dans les glaces polaires, en Tasmanie, aux antipodes, le long des vallées de l'Himalaya. Et de nombreux enfants encore, qui ne parlent pas l'anglais, qui parlent l'un ou l'autre des mille idiomes de notre monde sublunaire.

Ils la connaissent sous le nom d'*Alice au Pays des Merveilles*. Cette vieille dame, en effet, n'est autre que la petite Alice Liddel, pour laquelle le révérend Charles-Louis Dodgson inventa, le 4 juillet 1862, cette histoire fameuse, qui se place dans la littérature enfantine, parmi les chefs-d'œuvre de renommée mondiale, les *Contes* de Perrault et de Grimm, le *Robinson Crusoë* de F. Cooper, les *Contes* d'Andersen et quelque cinq ou six autres. Quel livre de pédagogie a jamais eu le succès d'*Alice* ? Aussi bien, l'humble trépas de son héroïne est-il quelque chose comme un événement pédagogique, dont il est loisible de souligner l'importance.

Charles-Louis Dodgson est né en 1832 ; il est mort en 1898. Il entra à l'Université d'Oxford, au Collège de Christ Church. Il reçut, en 1861, le diaconat anglican, mais ne devint jamais prêtre. De 1855 à 1881, il enseigna les mathématiques supérieures dans ce Collège de Christ Church, qui est le plus insigne et le plus glorieux des établissements universitaires du vieil Oxford. Il publia des articles et des livres de mathématiques, qui connurent quelque succès parmi les hommes de chiffres ; ils n'auraient assurément point perpétué le nom de leur auteur jusqu'à nous et pendant des siècles après nous peut-être, s'il n'avait encore composé son *Alice au Pays des Merveilles*.

C'était un original, ce mathématicien, fort attaché aux enfants, grandement aimé d'eux tous. Il prêchait, le soir des dimanches, dans l'église de Christ College ; on venait en foule l'entendre. Sa joie, cependant, était de prêcher aux enfants, qui l'écoutaient de toutes leurs oreilles et de tout leur cœur.